

C'est en 2003 – ou bien était-ce en 2004 ? Dirons-nous au début de ce siècle ? Les dates m'ont toujours été un gros problème à chaque fois qu'il a fallu écrire en faisant appel à la mémoire ! C'est donc dans les premières années de ce XXI^e siècle que, pour la première fois, l'idée s'est imposée à moi. Elle m'avait très souvent traversé l'esprit, comme un météore, puis, météore, avait disparu quelque part entre le ciel et l'horizon. Après tout, pourquoi, oui, pourquoi, je pose la question très sérieusement, pourquoi en 2003, ou peut-être en 2004, dans cette époque si matérialiste, si exclusivement préoccupée de son niveau de consommation, même si, pour beaucoup cette préoccupation se limite pour l'essentiel, à se demander comment on va payer le prochain mois de téléphone portable ou le prochain plein de la voiture, pourquoi, en 2003, ou en 2004, pourquoi écrire... (pourquoi écrire, c'est déjà une bonne question en soi !) pourquoi écrire un roman d'amour ?

Voilà, enfin je l'ai dit. L'idée, donc, m'était venue d'écrire un roman d'amour. En 2003 ou 2004 sans doute.

De fausses raisons, d'hypocrites réflexions je pourrais en aligner sur des pages. Depuis un désir peu compréhensible, si on va au fond des choses, de retrouver les battements du cœur de mon adolescence, battements provoqués, les seuls vrais, par Stendhal (eh oui !) ou par Alexandre Dumas, (ah ! Edmond et Mercédès !) jusqu'à cette raison que, arrivé brutalement, du jour au lendemain, devrais-je dire, à portée de vue d'une quarantaine inquiète, je n'avais plus de temps à perdre avant l'irruption inévitable du cancer de la prostate dans mes horizons sentimentaux – et je passerai sans insister sur cette autre raison que presque plus personne n'écrivait de romans d'amour, et que donc il devait

quand même se trouver des lecteurs et des lectrices âgés sans doute, en état de manque. C'est-à-dire tout prêts à accueillir avec enthousiasme une belle histoire de sourires et de larmes, et de cœurs en lambeaux. Pour changer des coïts ininterrompus qui sont devenus le pain quotidien des programmes de télé aux heures de grande écoute.

Naturellement, j'oubliai la chose, et si j'y revins quelques années plus tard, c'est pour une raison beaucoup plus simple: j'avais écrit un roman policier que personne n'avait lu, une bibliothécaire de la bibliothèque départementale me l'avait certifié, et le chèque que mon éditeur m'avait envoyé « pour solde de tout compte » l'avait confirmé. J'avais écrit un roman historique qui s'était vendu un peu mieux, environ deux cents exemplaires avaient disparu des tables de notre librairie, je dis bien disparu, mon éditeur n'en vit pas la trace monétaire, et pour finir un roman tout juste romanesque, je veux dire une banalité romancée, avec plein de personnages exotiques, qui s'était vendu autant que le roman policier, et donc il était logique que je m'essaye à un autre genre dans l'espoir de trouver enfin ma voie vers la gloire et la richesse. C'est du moins ce que m'avait dit une gentille dame qui était d'habitude de bon conseil. « Tu es incapable d'aimer, m'avait-elle dit, même une femme, tu devrais écrire un roman d'amour, ça te forcerait à réfléchir un peu à ce qui te manque, et ça te ferait peut-être aimer tes personnages. »

Aimer mes personnages. Qu'on puisse penser que je ne les aimais pas me blessa profondément. Comme s'il était possible de ne pas s'aimer. Je relus donc l'un de mes livres pris au hasard... et, oui, c'était possible, sans le moindre doute.

Il se trouva que dans l'une ou l'autre de ces années-là je traversai une grande période d'ennui. Je m'en souviens comme d'une période difficile. J'errais le jour dans les rues de Cayenne quand il ne pleuvait pas ou pas trop (un peu de pluie ne me dérange pas) à regarder les passants (les passantes aussi), et j'essayais, trop souvent en vain, de dormir

la nuit. Depuis, longtemps il n'était plus question de se promener seul, à pied et sans arme la nuit dans Cayenne : la ville toute entière était confisquée par les bêtes de proie, armées jusqu'aux dents et même au-delà, avec qui je n'avais guère d'accointances. C'était bien dommage, car certains jours la nuit-lieu de vie me manquait, la nuit de ma jeunesse : sa fraîcheur épicée, la qualité ouatée de ses ombres et des bruits de ses vies, et bien sûr les lumières de la vie de nuit, qui créaient leur univers d'ombres bien à elles où le décor du jour se transformait de l'autre côté du miroir.

C'est alors que je la rencontrai.

Elle était assise, seule, à la terrasse du bar des Palmistes nouvellement rénové. Les yeux durs, sans gaieté fixaient, probablement sans les voir, les marches de la bibliothèque et du musée, naturellement fermés. Elle avait les mâchoires carrées de ceux qui ruminent une colère qu'ils n'espèrent pas cacher. On lui a posé un lapin, pensai-je en passant sur le trottoir devant le bar. Dommage. Ç'aurait pourtant pu être une jolie dame. Quel sale mec a pu lui faire ça ? Et je continuai vers l'avenue De Gaulle. C'était le matin, dix heures venaient de sonner à l'horloge de la mairie, ce que je trouvais bizarre avant de comprendre pourquoi : c'était vraiment une nouveauté, non pas l'horloge, que j'avais toujours vue là, mais que personne n'avait jamais vue marcher, et encore moins entendue sonner. Un tel abandon des fameuses traditions ancestrales qui règlent la vie guyanaise depuis... depuis que les ancêtres (et les horloges) existent, avait de quoi surprendre. Même si je me souvenais avoir lu quelque part qu'il était effectivement question de la réparer. Des questions de ce genre, en Guyane, on les pose pendant des dizaines d'années jusqu'à l'oubli complet. Le temps de me demander s'il y avait un rapport avec l'exubérante couleur jaune canari soufré que le bâtiment lui-même avait prise, et j'étais déjà au coin de la rue Molé, que j'enfilai vers le plus proche bazar chinois où je pensais trouver une théière pour remplacer celle que j'avais cassée quelques jours plus tôt. Car la perspective de faire un jour de plus le thé de mon

petit déjeuner dans une casserole me soulevait le cœur. J'avais assez vécu en Angleterre pour savoir quelle indécence c'était de faire du thé dans une casserole. D'abord, fait dans une casserole, le thé n'est pas bon. Il sent la casserole.

Le temps de me rincer l'œil, ma théière sous le bras, sur les machines à laver, les réfrigérateurs et les congélateurs exposés dans les boutiques (j'adore ces belles machines blanches) et je regagnai la place des Palmistes. En passant devant le bar, je vis qu'elle était toujours là, toujours bien immobile, la mâchoire toujours crispée. Elle portait une robe rouge bien décolletée et qui devait être très courte, car les jambes haut croisées étaient presque entièrement nues, et la cuisse était sans aucun doute d'un fuselé agréable.

Suivant une vague soif de bière fraîche et sans doute inspiré par la présence à côté d'elle d'une table inoccupée, j'allai m'asseoir. La serveuse n'avait pas grand-chose à faire à cette heure matinale, et m'agressa tout de suite d'un « qu'est-ce que vous prenez ? » très professionnel, puis, renseignée, disparut à l'intérieur du bar. Je posai ma théière bien emballée sur la table et bougeai un peu ma chaise. Ce faisant, mon regard accrocha le sien. Elle avait des yeux gris très réfrigérants qui disaient clairement : « pas la peine de me draguer, je ne baise pas. »

— Moi non plus, dis-je, ça tombe bien.

Un fugitif étonnement traversa son visage, et la bouche, un instant, se décontracta. Puis elle se dit qu'après tout, un mec de mon âge avait bien le droit de parler tout seul, et elle reprit son attitude crispée. Je regardai ma montre : dix heures vingt.

— Ce n'est plus la peine d'attendre, dis-je à la serveuse qui déposait ma bière devant moi.

— Pourquoi ? demanda-t-elle ?

— Il ne viendra plus, dis-je.

— Qui ça ?

— Celui qui devait venir.

— Ah bon, dit-elle. On ne contredit pas les clients. « Trois euros », dit-elle en glissant le petit papier sous le cendrier. Je lui tendis un billet de cinq, comme elle avait dû le prévoir, car elle n'eut qu'à ouvrir la main gauche qui tenait le plateau pour qu'une pièce de deux tombe sur la table. Elle glissa ma coupure dans la bourse béante attachée à sa taille, fit son demi-tour et retourna s'asseoir à côté de la porte. Ma voisine n'avait pas bougé.

A cette heure-là, il commence à y avoir un peu de monde dans les rues de Cayenne. Surtout des femmes, parmi lesquelles nombre de fonctionnaires des administrations voisines qui vont faire un tour pour se distraire, sans aucune intention d'aller quelque part, ce qui se voit très bien à leur démarche.

Je bus une ou deux gorgées de bière en tournant assez la tête pour avoir ma voisine dans mon champ de vision. Elle avait de belles jambes, sans aucun doute.

— Pas la peine de me draguer, dit-elle sèchement, je ne...

— Je sais, dis-je. Je vous ai déjà répondu. Mon nom à moi, c'est Victor.

— Ah bon, dit-elle. Elle vida son verre, le reposa, prit à côté d'elle un truc informe qui pouvait être un sac à main, et se leva. Elle était nettement plus grande que moi (mais moi je suis plutôt petit) et elle avait une robe vraiment courte et... oui, je confirmai, de belles jambes.

— Vous avez raison, dis-je, il est plus de dix heures et demie.

— Ah bon, dit-elle encore, sur le ton de celle qui n'y croyait pas. Elle passa devant moi sans me regarder et sortit sur le trottoir. Là, elle hésita un instant, se demanda de quel côté elle devait aller, puis partit vers la mairie, mais pour tourner tout de suite dans la rue Malouet. Dommage. C'est ce qu'on se dit quand une jolie dame sort de votre vie sans même y être entrée. De penser à tout ce qui aurait pu nous arriver ensemble me fit frissonner. Mais c'était peut-être de

froid, car le ciel venait de se couvrir, et voici déjà qu'il se mettait à pleuvoir. La bière me parut soudain trop froide. Je regardai le verre qu'elle avait laissé sur la table et tentai d'identifier ce qu'elle avait bu. Difficile. J'aurais pu prendre son verre et goûter ce qui restait au fond, mais déjà la serveuse se précipitait pour débarrasser la table. Les serveuses sont impitoyables.

Quelques semaines passèrent sans que je la revoie. Si bien que lorsque la chose se produisit, je l'avais oubliée, à tel point que je me demandai où j'avais bien pu rencontrer auparavant ce visage vaguement familier, et la première chose qui me vint à l'esprit fut que, tout compte fait, elle n'était pas aussi belle que ça. Ses yeux durs et son visage crispé faisaient bien partie de sa personnalité et n'étaient pas dus seulement à un malencontreux rendez-vous saboté. Elle était debout à la caisse d'une de mes épiceries favorites. Assise devant la caisse se trouvait justement ma Chinoise favorite, et je ne pus m'empêcher de comparer le mignon visage couleur de beurre frais, juvénile (toujours!) et souriant de ses yeux pleins de gaîté, avec les traits fermés et hostiles de la femme d'une quarantaine d'années malmenée par la vie. Seul point positif, les jambes et la partie du corps dont elles étaient issues étaient vraiment belles. Mais n'ayant jamais vu ma petite Chinoise ailleurs et dans une autre position qu'assise devant sa caisse, je me garderai de toute comparaison. Sauf sur un point : elles portaient toutes deux la même petite robe rouge au joli décolleté que j'avais déjà vue deux ou trois mois plus tôt.

— Décidément, pensai-je, cette robe a du succès.

— Si ça vous gêne, payez m'en une autre, dit-elle d'une voix rêche, mais sans me regarder, elle était en train de vérifier sa monnaie. Ce qui fit rire la petite Chinoise.

— Il doit bien y en avoir encore une douzaine chez Raffoul, dit-elle d'une voix chantante.